

— Que va dire mademoiselle de Chabriant? pensait Christophe.

Mais le Jeu, voyant ce jeune homme qui se mettait si peu en peine de ses faveurs, s'amusait à l'en accabler.

Ce vieillard, qu'on appelle le Jeu, a de si étranges caprices! Une fois que le Jeu, cet avare usurier, est devenu prodigue, sauve qui peut! Tout à l'heure il a fait vendre à l'encan le berceau de l'enfant; il a forcé le père de famille à porter au Mont-de-Piété les instruments de son travail; il a jeté la misère et le désespoir dans deux ou trois générations passées, présentes ou à venir; il a vu d'un œil sec ces grincements de dents, et ces pleurs, et ce pain tout sec. — C'est un misérable si avide et si ignoble, le Jeu! c'est un stoïcien si épouvantable et si cruel! Il rit en silence, il se passionne en silence, il vole en silence. Amenez-lui une belle femme ou un vieillard ignoble, il prendra avec le même sang-froid la dépouille du vieillard et la dépouille de la belle femme; il arrachera au vieillard ses faux cheveux, son faux râtelier, son habit, son épée inutile et rouillée — jusqu'au gant qui recouvre sa main de bois. Il arrachera à la belle femme son cachemire, sa blanche dentelle; il détachera son collier de perles de son cou de perles; il brisera la boucle d'or à sa fragile oreille pour en avoir le rubis; il meurtrira ses doigts effilés et délicats, chargés de gages d'amour, pour fondre au creuset ces gages d'amour; et une fois le vieillard tout nu et la belle femme toute nue : — A la porte, le vieillard! dira le Jeu; à la porte, la belle femme — et le vieillard tremblotant! Oh! c'est un impitoyable scélérat! Vous aurez beau le supplier, pauvre belle femme toute nue, vous aurez beau vous mettre à genoux devant lui et lui tendre vos bras dépouillés de leurs bracelets, et vos mains dépouillées de leurs bagues, et votre sein privé de parure, et lui demander asile pour la nuit, ou seulement le manteau de son cocher pour vous couvrir!... asile, manteau de livrée, et même la pitié, cette chose qui ne coûte rien, le vieillard vous refusera tout : il s'appelle le Jeu!

Et cependant, comme je le disais tout à l'heure, le Jeu, ce vieillard toujours jeune, a de singuliers caprices. Cette nuit même, il a dépouillé tout le monde tant qu'il a pu, le diplo-

mate et la danseuse, ces deux extrémités sociales qui se donnent la main sans rougir, ni l'un ni l'autre, de leur égalité d'une heure. A présent, le voilà qui entasse l'or devant notre jeune homme. — Tu en veux? prends-en à ton aise! Tu n'en veux pas? que je t'en accable! Puisse à pleines mains dans mes réserves, je veux te noyer dans l'or. Ainsi parlait le Jeu à Christophe. Christophe entassait l'or devant lui, sans choix, sans plan; comme autrefois, quand il était enfant, il ramassait, sur les bords du Rhône, les petits cailloux.

A l'heure qu'il est, Christophe jouerait encore, si Prosper ne lui eût frappé sur l'épaule, en lui disant : — C'est assez!

— Tu as bien fait, disait Christophe, car voici déjà dix heures; j'ai sommeil, et il faut que je sois levé demain avant le jour.

Il remit à Prosper dix ou douze poignées de ces billets et de cet or, après quoi il se secoua les mains, comme un homme qui a touché de la vile poussière, et qui peut donner, ce soir même, la main à mademoiselle de Chabriant.

Les femmes et les joueurs, entendant cet homme si riche qui parlait d'aller dormir, se regardèrent entre eux, épouvantés.

Christophe et Prosper reprirent leur chapeau, et ils descendirent l'escalier.

Prosper ramena Christophe jusqu'à l'hôtel Chabriant.

— Et maintenant, que vas-tu devenir? disait Christophe.

— A présent, malheur à moi! honte sur moi, si je m'égare encore! car je suis le maître de ma destinée, répondait Prosper.

## XII

## DE CHARYBDE EN SCYLLA

Prosper, à peine sorti de cette maison, resta épouvanté de lui-même. Cette fortune inattendue, qui était tombée sur lui comme une averse un jour d'automne, lui donnait à penser.

Maintenant, que devenir, et par quels moyens pourra-t-il forcer ce monde, qui n'a pas voulu de lui, à l'accepter enfin?

Ceci fut le sujet d'un long dialogue que Prosper tint avec lui-même, en se promenant pas à pas sur les boulevards :

— Véritablement, se disait-il, il ne s'agit pas ici de déclamer contre la société, qui ne te devait rien, contre ton oncle, qui ne t'a enseigné que ce qu'il savait lui-même. De quel droit, en effet, voudrais-tu qu'un espion, un briseur de cachets, eût fait de toi un galant homme? De quel droit aussi voulais-tu que les hommes fissent quelque chose pour toi, qui ne pouvais rien pour eux? Tes plaintes contre l'état social sont injustes; elles sont plus qu'injustes, elles sont inutiles. Ne te plains donc pas de ce que tu appelles ta mauvaise fortune, c'est une chose juste et nécessaire; seulement, fais en sorte que ta mauvaise fortune présente te soit une sauvegarde pour ta bonne fortune à venir.

— Tu as gagné, poursuivait le même Prosper, 150,000 francs, cette nuit, avec l'argent de ta mère; garde-les comme si c'était l'héritage de ta mère; retourne à Ampuy, Prosper, retourne à ce village où chacun te connaît et te salue; va te reposer de ces deux longues années de jeunesse à jamais perdues, sous les vieux pins avec lesquels on a fait ton berceau, avec lesquels on fera ta bière; marie tes 150,000 francs avec 30,000 que t'apportera la fille du médecin ou du maire de ton village; vous serez riches et heureux autant qu'un ménage peut être riche et heureux à Ampuy, où vous êtes nés; vous aurez des enfants qui prendront après vous les 150,000 francs de leur père, les 30,000 francs de leur mère; vous aurez tous les plaisirs, toutes les inquiétudes, toutes les joies de ce paradis terrestre qu'on appelle un mariage bourgeois. Tu marieras tes sœurs, et ta mère te bénira. Ce projet n'est-il pas bien sage et bien heureux, Prosper?

A quoi l'autre Prosper, le Prosper parisien, répondait en toute hâte: — Le village! le village! suis-je donc fait pour le village? Eh! de quel droit m'imposer cette vie bourgeoise que j'ai rejetée une fois déjà, et qui ne peut plus me réussir? Retourner à Ampuy, après avoir passé par Frascati, c'est impossible! Relever les murs de ma maison paternelle avec l'argent des joueurs, marier cet infâme argent à la chaste dot d'une innocente fiancée, c'est impossible! Ce serait un accouplement

horrible; ce serait un grand crime et une grande honte! Non, non, pas de calme, pas de repos, pas d'innocente vie! Non, non, je ne veux pas regretter ces nuits étincelantes de mille feux et de cent mille vices, pendant les obscures nuits de douze heures de mon village; non, non, je ne veux pas regretter toute ma vie les rugissements furibonds des passions parisiennes, plongé que je serai dans le monotone silence de ma maison recouverte d'ardoises et revêtue d'un cep de vigne. Il y a deux jours encore, quelque honnête homme serait venu et m'aurait donné le quart seulement de cette fortune; il me l'aurait donné innocent et pur, que je serais parti, avec joie et bonheur, loin, bien loin de la ville, pour y jouir en paix, jusqu'au dernier jour, de mon humble opulence; mais à présent que je ne puis plus être heureux dans une position médiocre, il faut que je sois le maître d'une grande fortune, il faut que je me mette à la tête d'un vice: donc, va pour le vice! puisque aussi bien la vertu ne me réussit pas.

Ainsi il se parla longtemps à lui-même, mais déjà sa raison était obscurcie par les passions mauvaises. L'ambition fut la plus forte.

L'ambition! quand elle a pris un homme à l'âme et au cœur, dites-vous que cet homme est perdu? De toutes les passions mauvaises, celle-ci est la plus durable, plus durable même que l'avarice. On veut aller toujours; on n'a pas une heure de repos; on se tourmente et l'on s'agite jusqu'à ce que la mort vienne vous dire: « Il faut partir! » L'ambitieux est un homme sans résignation, sans courage, souvent sans prudence; il est imprévoyant, car il ne voit pas les obstacles. Pour lui, pas de sommeil, pas de douces joies, pas une fantaisie, pas une passion, sinon sa passion principale; pour lui, rien n'est fait, tant qu'il lui reste à faire. Or, qui peut dire avoir jamais touché le dernier échelon de cette échelle de Jacob, qui conduit à la fortune et aux honneurs? Triste marchepied encombré de toutes les misères! Ici, les jeunes gens qui passent sur le corps des vieillards; plus loin, les vieillards écrasant du pied tout ce qui est la candeur et la jeunesse; le soldat heurtant l'homme d'église; la fille de joie coudoyant la duchesse; le magistrat relevant sa robe noire pour grimper plus vite. Quelle confusion! que de haines

amoncelées sur ce marchepied funeste! — Cependant, tout au sommet de l'échelle, vous voyez resplendir toutes sortes de misérables hochets à l'usage des grands du monde: des couronnes, des sceptres, des croix d'honneur de toutes les dimensions, des rubans de toutes les couleurs; la tiare et l'épée vous apparaissent flamboyantes; la mitre et la crosse, l'hermine et la cuirasse, se balancent dans ce merveilleux pêle-mêle. — et toutes les mains sont tendues vers la récompense promise, tous les regards, toutes les âmes. On ne voit que le but, on grimpe toujours. Mais, malheureux, arrête! arrête! tu vas passer sur l'honneur de ton père, sur l'honneur de ta sœur, sur le nom de tes aïeux, sur l'avenir de ton jeune fils! Arrête, malheureux! il y va du bonheur de ta fille unique dans ce monde et dans l'autre! Vains efforts! l'homme monte et grimpe toujours! il se tient à deux mains sur ces échelons souillés, jusqu'à ce qu'enfin, ô désespoir! ô misère! arrivé au dernier échelon, il ne rencontre que les plus vils jouets de l'ambition: un sceptre en bois doré, une couronne en carton, une croix d'honneur sans honneur: mensonges, vanités, néant! Et, cependant, ceux qui sont en bas disent, voyant ceux-ci sur leur tête: — *Qu'ils sont heureux!*

Ainsi Prosper montait et descendait tour à tour l'échelle de l'ambition, sans savoir à quel échelon se tenir.

— Allons, se dit-il, si je sais bien user de ma bonne fortune, le monde ne m'est pas encore tout à fait fermé. Voici deux fois que le monde me rejette: d'abord j'étais trop innocent et trop naïf; j'ai été ensuite trop habile et trop rusé; essayons d'une autre voie. — Pauvre jeune homme, que dis-tu? Une autre voie! Il n'y en a qu'une, mais celle-là est obstruée par les ronces et les épines de ton cœur.

## QUATRIÈME PARTIE

### I

#### L'ITALIE

Le lendemain de ce jour mémorable, Christophe et Proper sortirent de Paris, presque à la même heure et par la même porte, mais par deux chemins différents. L'un quittait la ville tout rempli de force, de charité, d'espérance; l'autre entraînait avec lui le doute, le désespoir, le remords déjà, tristes compagnons de voyage! L'un s'était senti bénir dès le matin par une main bienveillante, adorée; l'autre, aux portes de la ville, ne songeait qu'à laisser, sur cette ville infâme, tomber sa malédiction.

Où il allait chercher sa vengeance? je vais vous le dire tout de suite: il allait en Italie.

Il s'était dit en quittant Paris que, puisque la société française était ainsi faite, qu'on pouvait y réussir par tous les moyens extraordinaires, ce moyen fût-il un vice, il saurait, lui aussi, trouver son vice triomphal. En général, le vice qui réussit, tout difficile qu'il est à rencontrer, est plus facile encore à découvrir que la vertu qui réussit. Ajoutez que c'est un moyen de succès plus éclatant, le vice. Il se montre, et tout à coup, flatteurs et courtisans d'arriver en foule; il commande, et la